

BIBLIOTHEQUE DE SOUVENIRS & RECITS MILITAIRES.

Directeur P. GAULOT.

LA BATAILLE DE PULTAVA

ET

La Mort de Charles XII

PAR

VOLTAIRE

(Avec Gravures)



15c. LE VOLUME

Édité par HENRI GAUTIER

55, Quai des Grands-Augustins, PARIS

N° 62

Il paraît un Volume par semaine.

Bibliothèque de Souvenirs et Récits Militaires

PAUL GAULOT, DIRECTEUR

CONDITIONS DE VENTE :

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

Le Volume : 15 Centimes

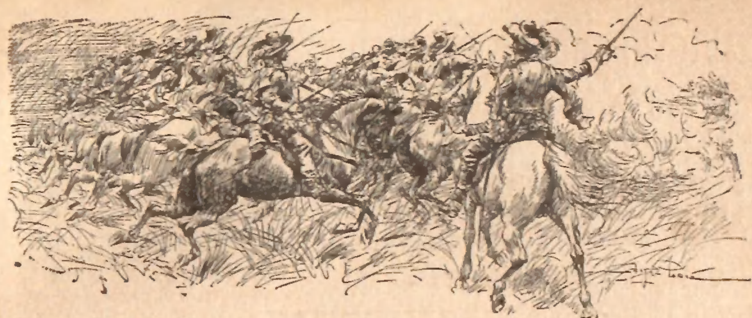
Franco par la poste
en s'adressant à M. HENRI GAUTIER,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

Un Volume . . . . . 20 centimes
Deux Volumes . . . 35 centimes
Vingt Cinq Volumes. 4 francs.

VOLUMES EN VENTE:

1 Général Baron Thiébault. — **D'Ulm à Austerlitz.**
2 S. M. I. Alexandre III. — **Sébastopol.**
3 Jules Claretie, de l'Acad. française. — **Paris assiégé.** *Champigny, Buzenval.*
4 Général Rapp. — **Le Siège de Dantzig.**
5 Le Gendarme Méda, l'Adjudant général Ramel — **Thermidor et Fructidor** (Récits de témoins oculaires).
6 Gœthe — *La Campagne de France*, **Valmy.**
7 Maurice de Saxe. — **Mes Rêveries,** *L'Armée de l'avenir.*
8 Général de Brandt. — **Aventures d'un Polonais** *au service de la France* (Guerre d'Espagne).
9 Mlle de Montpensier. — *La Fronde* : **Le Combat du Faub. St-Antoine.**
10 Henri Chevalier. — **Exploits du Corsaire Tom Souville.**
11 Ctesse de la Bouëre. — **La Vendée en Armes.**
12 Capitaine Aublet. — **La Guerre noire.** *Campagne du Dahomey.*
13 Paul Gaulot. — **Les derniers jours de Maximilien** (*Mexique*).
14 Henry Houssaye (de l'Acad. française). — **La Bataille de Paris en 1814.**
15 Un Officier de la 3e demi-brigade. — **Les Héros en Guenilles** (*Lodi, Arcole, Rivoli*).
16 W.-H. Prescott. — **La Conquête du Pérou** I *L'Empire des Incas et la marche en avant de François Pizarre.*
17 W.-H. Prescott. — **La Conquête du Pérou.** II. *Capture et Supplice de l'Inca. Triomphe de Pizarre.*
E.-A. Spoll. — **Metz.** *Souvenirs de 1870.*
19 Vice-Amiral Jurien de La Gravière. — **Les Voyages d'Anthony Jenkinson.**
20 Cte Jean Axel de Fersen. — **La Guerre d'Amérique** (1780-1783).
21 L.-F. Gille. — **Les Prisonniers de Cabrera**
22 Alfred Duquet. — **La Bataille de Solférino.**
23 Paul Ginisty. — **Aux Grandes Manœuvres** *Notes d'un réserviste.*
24 Un Officier de la 32e demi-brigade. — **Les Français en Egypte.**
25 Un Officier de la 32e demi-brigade. — **Bonaparte en Syrie.**
Schiller. — **La Mort de Gustave-Adolphe**
27 Rœderer. — **Le Peuple aux Tuileries** *Journée du 20 juin 1792.*
28 Jules César. — **La Conquête des Gaules**
29 Commandant Rousset. — **La Victoire de Coulmiers.**
30 Général Mathieu Dumas. — **Essling et Wagram.**
31 Edmond Neukomm. — **Sadowa** *d'après les carnets du prince royal de Prusse.*
32 Maurice Loir. — **L'Amiral Courbet en Extrême-Orient.**
33 Marquis de Vogüé (*de l'Institut*). — **La Bataille de Malplaquet.**
34 Comte Léo Tolstoï. — **Tableaux de la Campagne de Russie** (1812).
35 Alexandrine des Echerolles. — **Un épisode du Siège de Lyon.**
36 Augustin Thierry. — **La Bataille d'Hastings.**
37 Ernest Louet. — **Pèlerinage militaire à Jérusalem** (Expédition de Syrie 1860).
38 Lucien Bonaparte Prince de Canino. — **La Révolution de Brumaire.**
39 Schiller. — **La fin tragique de Wallenstein.**
40 Général baron Dellard. — **La dernière Campagne de Souwarow.**
41 L. A. Lepelletier. — **Souvenirs d'un Artilleur** (1733-1740)
42 Marquis de Vogüé (*de l'Institut*). **La Bataille d'Oudenarde.**
43 L. Couailhac et V. Fleury. **La Campagne d'Austerlitz.**
44 Tite-Live. **L'Invasion Carthaginoise.**
45 E. D. E. **Wattignies.**
46 Commt Rousset. **Les Marins et les Corps Francs en 1870-71.**
47 Félix Bouvier. **L'Invasion dans les Vosges en 1814.**
48 Capitaine Perreau. **Catinat et la défense du Dauphiné en 1692.**
49 Dulaure. **La proscription des Girondins**
50 Comte de Langeron. *Souvenirs d'un Emigré* : **La bataille de Leipzig.**
51 Voltaire. **La bataille de Fontenoy.**
52 Gal Lejeune. **Iéna. Eylau et Friedland.**
53 Marquis de Vogüé *(de l'Institut).* **La Victoire de Denain.**
54 Général Rapp (Aide de camp de l'Empereur). **La Grande Armée en Russie. De Dantzig à Moscou.**
55 Général Rapp (Aide camp de l'Empereur). **La Grande Armée en Russie. La Retraite**
56 Comte H. d'Ideville. **La Prise de la Smalah d'Abd el Kader.**
57 Racine. — **La Guerre de Hollande.**
58 Le Gal Bogdanovitch. — **L'intervention Européenne en Grèce Blle de Navarin.**
59 E. Bertrand, lieutenant de vaisseau. — **Les Marins de la Garde.**
60 E. Duboc, lieutenant de vaisseau en retraite. — **La Mort héroïque du Commandant Rivière.**
61 Hérodote. — **Les Thermopyles et Salamine.**

Il suffit d'indiquer le numéro des Volumes qu'on désire, sans donner le titre.



CHARLES XII

L'existence de ce prince fut un vrai roman, et ses aventures étonnantes ont besoin, pour être crues, de la caution de l'Histoire.

Né en 1682, il devint roi de Suède à l'âge de quinze ans, par la mort de Charles XI, son père (1697). Il vit aussitôt se former contre lui la redoutable coalition de ses plus proches voisins : le czar Pierre Ier, le roi de Danemark Frédéric IV et le roi de Pologne Auguste II pensèrent avoir facilement raison de cet enfant ; mais l'enfant était un homme de tête et de cœur. Il n'attend pas qu'on l'attaque ; hardiment il prend l'offensive, met le siège devant Copenhague, et impose à Frédéric IV la paix de Travendahl (août 1700) ; il se dirige ensuite sur Narwa, que 60.000 Russes assiégeaient, et les bat complètement avec 9.000 Suédois ; de là, il court attaquer le roi de Pologne, remporte une victoire signalée sur les bords de la Duna (1701), détrône Auguste II, le remplace par Stanislas Leczinsky. Par le traité d'Alt-Ranstadt (1707) il consolide ses succès ; Auguste, poursuivi dans ses États de Saxe, renonce à la couronne de Pologne.

Charles XII revient alors contre les Russes ; il veut aller à Moscou imposer la paix au czar Pierre ; mais la Russie a pour se défendre son climat et les longues distances qui rendent impossible le ravitaillement d'une armée d'invasion. Le roi de Suède est battu à Pultava (1709) et réduit à aller chercher un asile chez les Turcs.

Malheureusement pour lui, les Turcs se réconcilient alors avec les Russes et manifestent le désir de renvoyer de leur territoire cet hôte incommode. Charles XII, « la tête de fer », comme on l'appelle, refuse de partir. Assiégé dans sa maison par des milliers de Tartares, il leur résiste avec 300 hommes, mais, finalement vaincu, il est interné à Démotica (1713).

Il n'est pas homme à rester longtemps dans cette inaction contraire à sa nature ; il se déguise en courrier, s'échappe, traverse toute l'Allemagne à cheval, en seize jours, et va se jeter dans Stralsund, assiégé par les Prussiens, les Danois et les Saxons. Il ne peut sauver la ville qui est presque réduite en cendres ; il monte sur une barque et rentre en Suède (20 décembre 1715).

La défaite n'a point abattu son ardeur, l'insuccès n'a point découragé ses rêves d'ambition et de gloire. Il trouve un aventurier allemand, le baron de Gœrtz, qui lui communique les plans les plus merveilleux, il le nomme premier ministre, et tous deux complotent de renverser la dynastie de Hanovre, qui vient de s'établir sur le trône d'Angleterre, pour y faire remonter les Stuarts, chassés en 1688.

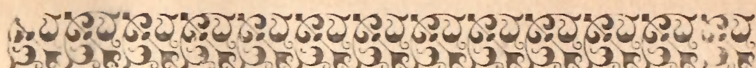
Ce sont là des projets chimériques : après avoir commencé comme Alexandre, Charles XII menace de finir comme Don Quichotte. Mais il ne peut mettre à exécution le plan combiné avec Gœrtz. Le roi d'Angleterre Georges Ier a découvert le complot ourdi contre lui.

Le roi de Suède est incapable de rester tranquille dans ses États. La Norvège appartenait alors au Danemark, il imagine de s'en emparer. Il vient donc mettre le siège devant la forteresse de Frédérickshall : c'est là qu'il trouve la mort (11 décembre 1718), et termine une carrière courte mais prodigieusement remplie.



L'histoire de Charles XII a été écrite par Voltaire ; nous lui empruntons le récit des événements capitaux de cette existence agitée : la campagne de Russie avec la bataille de Pultava, le siège de Stralsund et le siège de Frédérickshall. Ce sont des pages qui, par leurs mérites de rapidité et de clarté, sont devenues justement classiques. Quant à Voltaire, nous n'en parlerons pas ici ; nos lecteurs trouveront dans le n° 51 de la *Bibliothèque militaire* sa biographie complète.

Paul Gaulot.



La Bataille de Pultava

LA MORT DE CHARLES XII

ROI DE SUÈDE

PAR

VOLTAIRE

I

Charles XII victorieux quitte la Saxe, poursuit le Czar, s'enfonce dans l'Ukraine. — Ses pertes. — Sa blessure. — Bataille de Pultava. — Suites de cette bataille. — Charles réduit à fuir en Turquie. — Sa réception en Bessarabie.



CHARLES XII partit de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non seulement tous les régiments étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie, occupé à ranimer un parti auquel le roi Auguste semblait avoir renoncé : ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède : il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales; et il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience

au quartier du comte Piper; c'était toujours chez ce ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat : il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal servi, et plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de Piper. L'ambassadeur turc présenta à Charles cent soldats suédois qui, ayant été pris par des Kalmouks et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand seigneur, et que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII, mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie et d'Allemagne, voulait se fortifier contre eux de l'amitié de la Suède et de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement : ainsi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie : il n'y eut que le pape qui voulut attendre pour le reconnaître que le temps eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrâce pouvait faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du czar étaient sorties de Pologne, et y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays, ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne : il était alors vers le nord, à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui, assisté de mille Suédois et de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domestiques : pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, et marcha vers Grodno au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il avait déjà passé le Niemen à deux lieues de la ville, et le czar ne savait encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord, et Charles entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cents gardes; le reste n'avait pu le suivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge polonais qu'il n'a abandonné la place qu'à six cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné de plus de cinq lieues : il ne perd point de temps; il détache quinze cents chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de

Suède dans la ville. Les quinze cents Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde suédoise sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls, un demi-quart d'heure, l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cents gardes; les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtemps sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'orient, dans le palatinat de Minski, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, et ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà longtemps que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de Charles et pour ceux du czar : la seule terreur qu'inspirait le nom du roi Charles mettait alors de la différence entre les Russes et les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Borysthène, en tirant vers l'orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres; les paysans enfouissent dans la terre tous leurs grains, et tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites et les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions; mais on n'en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas suffisantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes et à son bagage, il se trouva, le 25 juin 1708, devant la rivière de Bérézine, vis-a-vis Borislou.

Le czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. Charles posta quelques régiments sur le bord de la Bérézina, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée trois lieues au delà vers la source de la rivière; il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, et marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas; ils décampèrent, et se retirèrent vers le Borysthène, gâtant tous les chemins, et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Borysthène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites

retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied; il traverse la rivière et le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, et par la cavalerie suédoise.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval : mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme suédois nommé Gyllenstiern, qu'il aimait beaucoup, blessé et hors d'état de marcher; il le força à prendre son cheval, et continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données,celle-ci était peut-être la plus curieuse, celle où il avait essuyé les plus grands dangers,et où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille où on lisait d'un côté: *Silvæ, paludes, aggeres, hostes victi* (1), et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in orbem* (2).

Les Russes, chassés partout, repassèrent le Borysthène, qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars, destinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors son empire, où il venait de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée de Suède. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales,répondit : « — Je traiterai avec le czar à Moscou. » Quand on apporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frère Charles, « dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre; mais je me flatte « qu'il ne trouvera pas en moi un Darius. »

De Mohilou, place où le roi traversa le Borysthène, si vous remontez au nord le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne et de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin; le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde moscovite fut plus d'une

1. *Les forêts, les marais, les steppes, les ennemis vaincus.*
2. *Prêt à porter dans un autre monde des troupes victorieuses.*

fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708 le roi attaqua, auprès de Smolensko, un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille Kalmouks.

Ces Kalmouks sont des Tartares qui habitent entre le royaume d'Astrakan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des Tartares d'Usbecks, et patrie de Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Kalmouks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale : ceux qui habitent vers Astrakan sont tributaires du czar : il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le grand seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages et tantôt les punissant.

Il y a toujours de ces Kalmouks dans les troupes de Moscovie; le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régiments de cavalerie et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Kalmouks étaient cachés; ils parurent alors et se jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le reste de l'armée suédoise. A l'instant Russes et Kalmouks entourèrent ce régiment, et percèrent jusqu'au roi; ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui : un écuyer lui en présentait un autre; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied, entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux : il ne restait que cinq hommes auprès de Charles; il avait tué plus de douze ennemis de sa main sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout, et sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel Dardoff se fait jour à travers des Kalmouks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à temps pour dégager le roi : le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval et, tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de la Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce

combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françaises (1) : l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général Levenhaupt, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais, au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, et fit marcher au midi, vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues, du midi au septentrion, et presque autant de l'orient au couchant; il est partagé en deux parties à peu près égales par le Borysthène, qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est; la principale ville est Bathurin, sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée et riche ; la plus méridionale, située près du quarante-huitième degré, est un des pays les plus fertiles du monde et les plus déserts; le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitants de ces cantons voisins de la Petite Tartarie ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du grand-seigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conséquent un maître, dans l'un de ces trois États. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette ; elle se donna ensuite au Moscovite, qui la gouverna en esclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilège d'élire un prince sous le nom de général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Ayant attiré sur lui dans sa jeunesse la colère d'un gentilhomme polonais, celui-ci le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna et y porta Mazeppa demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent. Il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour, étant à table à Moscou avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, et de rendre ces peuples plus

1. L'ancienne lieue française était de 4.444 mètres et demi.

dépendants. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le génie de cette nation étaient des obstacles insurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'appela traître, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour dans l'Ukraine, forma le projet d'une ré-



CHARLES XII

volte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la résolution d'être indépendant, et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse. Il se ligua secrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar, et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Desna; Mazeppa promit de s'y rendre avec 30.000 hommes, des muni-

tions de guerre, des provisions de bouche, et ses trésors qui étaient immenses. L'armée suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes et des provisions dans l'Ukraine, où il projetait de passer l'hiver, afin que, s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant; et cependant il s'avança vers la rivière de Desna, qui tombe dans le Borysthène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin: il fallut traverser une forêt de cinquante lieues, pleine de marécages. Le général Lagercron, qui marchait devant avec 5.000 hommes et des pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de Lagercron: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie et tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée, exténuée de lassitude et de faim, arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avait marqué le rendez-vous; mais, au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné, mais il résolut sur-le-champ de passer la Desna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivait dans ce temps-là, n'était que de 8.000 hommes; il ne résista pas longtemps, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route et de la fidélité de Mazeppa: ce Cosaque parut enfin plutôt comme un fugitif que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert et prévu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses Cosaques qu'ils avaient taillés en pièces: ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la roue: ses villes étaient réduites en cendres, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies; à peine avait-il pu échapper avec 6.000 hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, et le firent subsister.

Charles espérait au moins que son général Levenhaupt vien-

drait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ 15.000 Suédois, qui valaient mieux que 100.000 Cosaques, et apporter des provisions de guerre et de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avait déjà passé le Borysthène au-dessus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au delà sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de 8.000 chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia et Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Borysthène, le czar parut à la tête de près de 40.000 hommes.

Le général suédois, qui n'en avait pas 16.000 complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer, le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent 1.500 Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entièrement défait: il sentait que le salut de ses Etats dépendait de cette journée, et qu'il était perdu si Levenhaupt joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des Cosaques et des Kalmouks: « Je « vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, et de me « tuer moi-même si j'étais assez lâche pour me retirer. » De là il retourna à l'avant-garde et rallia ses troupes lui-même, aidé du prince Menzikoff et du prince Gallitzin. Levenhaupt, qui avait des ordres pressants de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures le czar l'attaqua au bord d'un marais et étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face partout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indécise.

A quatre heures, le général Bauer amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie et d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit: enfin le nombre l'emporta; les Suédois furent rompus, enfoncés et poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ 9.000 hommes, dont aucun ne s'écarta: le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar, de l'autre côté, passa la nuit sous les armes: il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés,

et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'était retiré à quelques milles, dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon et mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de 6.000 chariots qu'ils sauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. Levenhaupt la refusa et livra un cinquième combat, aussi sanglant que les premiers. De 9.000 soldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié ; l'autre ne put être forcée ; enfin, la nuit survenant, Levenhaupt, après avoir soutenu cinq combats contre 40.000 hommes (1), passa la Sossa avec environ 5.000 combattants qui lui restaient. Le czar perdit près de 10.000 hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions et sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons comme il faisait de ses ennemis ; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel : ce fut dans une de ces marches que 2.000 hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits : ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient ; souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, était réduite à 24.000 hommes près de mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit : « Hé quoi ! lui dit « le roi, vous ennuyez-vous d'être loin de votre femme ? Si vous « êtes un vrai soldat, je vous mènerai si loin que vous pourrez à « peine recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois ans. »

Le marquis de Brancas, depuis ambassadeur en Suède, m'a

1. Plus tard, Voltaire rectifia ce chiffre, de nouveaux mémoires établissant que le czar n'avait que vingt mille hommes.

conté qu'un soldat osa présenter au roi avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger. » Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation, il reçut enfin des nouvelles de Stockholm; elles lui apprirent la mort de la duchesse de Holstein, sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-septième année de son âge. C'était une princesse aussi douce et aussi compatissante que son frère était impérieux dans ses volontés et implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte que, commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avait levé des troupes et de l'argent, en exécution de ses ordres : mais rien ne pouvait arriver jusqu'à son camp, puisque entre lui et Stockholm il y avait près de cinq cents lieues à traverser et des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le czar, aussi agissant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés en Pologne, réunis contre Stanislas, sous le général Siniawski, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède : là il continua la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée suédoise périrait entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais, dès le 1er février, on recommença à se battre au milieu des glaces et des neiges.

Après plusieurs petits combats et quelques désavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisait subsister ; sans ce secours l'armée eût péri de faim et de misère. Le czar, dans cette conjoncture, fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination : mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la roue, dont avaient péri ses amis, le fît craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles, avec ses dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla, vers la fin de mai, investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes[1] lieues du Borysthène : ce

terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais et Tartares, faisant tous profession d'un christianisme corrompu et d'un brigandage semblable à celui des flibustiers. Ils élisent un chef qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent : ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfants à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne, l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin, avec la même intrépidité que Charles XII la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti : ils prirent son argent et se déclarèrent pour Charles XII, par les soins de Mazeppa ; mais ils servirent très peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas : il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point ivres ; car c'est par là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée : ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines, car, étant montés sur le revers, ils tuaient à la distance de six cents pas les ennemis qu'ils choisissaient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le kan de la Petite Tartarie. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ses troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui, joints à ses dix-huit mille Suédois, faisaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magasin. Si le roi le prenait, il se rouvrait le chemin de Moscou et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée; les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du siège, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville : la garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisait des sorties, et quelquefois avec succès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec soixante et dix mille combattants. Charles XII alla les reconnaître le 27 juin, jour de sa naissance, et battit un de leurs détachements : mais, comme il

retournait à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte et lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques, s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval et l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa plaie : ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien, nommé Neuman, plus habile et plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. « Travaillez donc tout à l'heure, lui « dit le roi, taillez hardiment : ne craignez rien. » Il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain ; mais, à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles, blessé et incapable d'agir, se voyait entre le Borysthène et la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais, la nuit du 7 au 8 de juillet, il fit venir le feld-maréchal Renschild dans sa tente, et lui ordonna, sans délibération comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain : Renschild ne contesta point et sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi il rencontra le comte Piper, avec qui il était fort mal depuis longtemps, comme il arrive souvent entre le ministre et le général : Piper lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : « Non, » dit le général froidement, et il passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente : « Renschild ne vous a-t-il rien appris ? lui « dit le roi. — Rien, répondit Piper. — Hé bien ! je vous apprends « donc, répondit le roi, que demain nous donnons bataille. » Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si désespérée, mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence et laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises ; l'un, glorieux d'avoir gagné des États ; l'autre, d'avoir civilisé les siens ;

Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux etrangers, et trop adonné à des excès, qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le titre de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie; le reste fut laissé dans le camp avec environ 3.000 hommes; 4.000 demeurèrent au bagage; de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ 21.000 hommes dont il y avait environ 16.000 Suédois.

Les généraux Renschild, Roos, Levenhaupt, Slipenbak, Hoorn, Sparre, Hamilton, le prince de Wirtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée où 8.000 Suédois avaient détruit une armée de 80.000 Moscovites dans un camp retranché: les officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin: la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince Menzikoff et le comte Golowin l'avaient disposée par intervalle entre les redoutes garnies de canons: le général Slipenbak, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc; les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crièrent *victoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée : il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creutz avec 5.000 cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Creutz s'égarât et ne reparût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie : il fondit à son tour sur celle du roi



Pierre Le Grand, à Pultava.

qui. n'étant point soutenue par le détachement de Creutz, fut rompue à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement : en même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise ; et l'infanterie russienne, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava et les Suédois : le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître ; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes

restées au camp devant Pultava, mais, ayant rencontré un corps de réserve de 3.000 hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine; d'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de son feld-maréchal Renschild, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupait le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même; il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major général, et semblait obéir au général Sheremetoff; mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du grand-seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille commença : une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles : il en fit atteler deux autres; une seconde volée mit le brancard en pièces, et renversa le roi : de vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois, consternés, s'ébranlèrent, et, le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut, en cette dernière action, qu'une ligne de 10.000 hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise; tant les choses étaient changées!

Tous les historiens suédois disent qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII, par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le prince de Wirtemberg, le général Renschild, et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressources. Le comte Piper, avec quelques officiers de la chancellerie, étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine; un major, nommé Bère, s'offrait de les conduire

au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement : c'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur : il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel Gieta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur: mais il fallait fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm : on le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. « Il est pris avec toute la chancellerie, lui répon-« dit-on. — Et le général Renschild, et le duc de Wirtemberg? « ajouta-t-il. — Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowski. « — Prisonniers chez les Russes! reprit Charles, allons donc, « allons plutôt chez les Turcs. » On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage; et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois et Polonais que Cosaques,

qui fuyaient vers le Borysthène, sous la conduite du général Levenhaupt; il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives : le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva vis-à-vis le Borysthène. Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée : les Suédois revirent avec une joie mêlée de douleur leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait pas mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, et ce roi vaincu était Charles XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse : sa plaie suppurait, il avait la fièvre, et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même; c'est ce qu'on m'a assuré et qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusque dans cet endroit; on l'embarqua sur un petit bateau : le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern, chancelier du roi, et le comte Poniatowski, homme plus que jamais nécessaire au roi par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très grand nombre de Polonais et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage; leur troupe bien serrée résistait au courant, et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille cavaliers, ayant

chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive : le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation : quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, seize mille soldats du roi Charles XII eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais, après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel Troutfètre qui, voyant approcher les Moscovites, s'ébranla avec un bataillon suédois pour les charger, espérant entrainer le reste des troupes : mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée; cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Borysthène : deux officiers du régiment de ce brave Troutfètre s'entretuèrent; le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais, au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les États du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la Grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies : l'officier qui ne put exercer aucun métier fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes : il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues qu'on y envoyait des enfants de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède fut longtemps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de Malborough, et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, qui aurait pu pacifier l'Europe : il lui rendit sa captivité

plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment : « Où est donc mon frère Charles? »

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entre autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renschild à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. Renschild répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes: savoir dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. « Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général sué-« dois; mais, comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres « de notre maître, sans jamais y contredire. » Le czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses courtisans autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : « Ah! « dit-il, voilà comme il faut servir son souverain. » Alors prenant un verre de vin : « A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de « la guerre. » Renschild lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre. « Vous, messieurs les généraux suédois, » reprit le czar. « Votre Majesté est donc bien ingrate, reprit le « comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres. » Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité et de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince, qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus ; la moitié avait péri de misère, l'autre moitié était esclave ou massacrée. Charles XII avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats : il fuyait dans une méchante calèche, ayant à son côté le major-général Hord, blessé dangereusement ; le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un désert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante-septième degré; le sable aride du désert rendait la chaleur

du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit : on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bog par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint, à quelques milles de là, au Borysthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au delà du Bog, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitants, voyant venir à eux une troupe de gens de guerre dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakou sans un ordre de Mehemet bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur pour lui demander le passage; ce Turc, incertain de ce qu'il devait faire, dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du séraskier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes, qui avaient pris l'armée du roi prisonnière, avaient passé le Borysthène, et approchaient pour le prendre lui-même : enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne et pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré ; quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, et les amener à leur rivage; ce fut leur salut; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément, dans le même temps, la réponse favorable du séraskier de Bender arrivait aussi; et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda, par un interprète, pardon de ces retardements qui étaient la cause de la prise de ces cinq cents hommes, et le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-seigneur.

Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps séraskier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender : car, tel est l'usage des Turcs, non seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout

abondamment aux princes réfugiés chez eux, pendant le temps de leur séjour.

II

Siège de Stralsund

(*Ainsi reçu en Bessarabie, Charles XII s'installa à Bender; mais les Turcs se réconcilièrent avec les Russes, et songèrent à se débarrasser de cet hôte gênant. Celui-ci justifia son surnom de « Tête de fer »; il refusa de partir et soutint avec 300 hommes un siège contre 25.000 Turcs. Malgré tout, il fut contraint de partir; il traversa l'Allemagne sous un déguisement, et vint se jeter dans Stralsund, alors assiégé par les Danois, les Prussiens et les Saxons*).

Stralsund est la plus forte place de la Poméranie : elle est bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, sur le détroit de Gella; on n'y peut arriver de terre que par une chaussée étroite défendue par une citadelle et par des retranchements qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemark et de Prusse entreprirent ce siège avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois, et de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII était un motif si pressant, qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du siège, disait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvait être prise : ce n'est pas que, dans le cours de ses conquêtes passées, il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siège régulier; la terreur de ses armes avait alors tout emporté; d'ailleurs, il ne jugeait pas des autres par lui-même et n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeants pressèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé du côté de l'occident à un marais impraticable, et du côté de l'orient à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que, lorsque les vents d'occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat, s'étant laissé tomber du haut retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pouvait faire sa fortune ; il

déserta, et alla au quartier du comte de Wackerbarth, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pourrait passer la mer à gué et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc, à minuit, le vent d'occident soufflant encore, le lieutenant-colonel Koppen entra dans l'eau suivi de dix-huit



PIERRE LE GRAND.

cents hommes ; deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, et les Prussiens et les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée; mais tout à coup Koppen, avec ses dix-huit cents hommes, entre dans le retranchement du côté de la mer : les Suédois entourés et surpris, ne purent résister; le poste fut enlevé

après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville; les assiégeants les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards; deux officiers et quatre soldats saxons étaient déjà sur le pont-levis, mais on eut le temps de le lever; ils furent pris, et la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchements vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siège fut poussé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier succès; on canonna et on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund, dans la mer Baltique, est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place, et où la garnison et les bourgeois auraient pu se retirer s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême, pour Charles: il voyait bien que si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre et par mer, et que, selon toutes les apparences, il serait réduit, ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avait si longtemps méprisés, et auxquels il avait imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante; il n'y avait pas plus deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très difficile; enfin ayant fait construire des barques, le prince d'Anhalt, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi, présent partout, était dans cette île; il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé : il se met à leur tête et marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'Anhalt avait déjà retranché ses troupes par une précaution qui semblait inutile. Les officiers qui commandaient sous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient Charles XII à Stralsund; mais le prince d'Anhalt, qui savait de quoi Charles était capable, avait fait creuser un fossé profond bordé de chevaux de frise, et prenait toutes ses sûretés comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin, Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit; ses soldats se disaient les uns aux autres : « Arrachez les chevaux de frise. » Ces paroles furent entendues des sentinelles; l'alarme est donnée aussitôt dans le camp, les ennemis se mettent sous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé: « Ah! dit-il, est-il possible? je ne m'y attendais pas! » Cette surprise ne le découragea point: il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées; ses ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient

affaire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à Charles : il prend son parti sur-le-champ ; il se jette dans le fossé, accompagné des plus hardis, et suivi en un instant de tout le reste ; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard, servirent de fascines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers et les soldats les plus intrépides montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi : l'impétuosité suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois et les Prussiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, et repassèrent le fossé. Le prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine : il ne savait pas que dans ce moment c'était Charles XII lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. Grothusen, le favori du roi, et le général Dardoff tombèrent morts auprès de lui. Charles, en combattant, passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. During, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut Charles, et, lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux : « Rendez-vous, sire, lui dit-il, ou je vous tue. » Charles avait à sa ceinture un pistolet ; il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi Charles, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis ; le roi fut entouré : il reçut un coup de fusil au-dessous de la mamelle gauche ; le coup, qu'il appelait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied et près d'être tué ou pris : le comte Poniatowski combattait dans ce moment auprès de sa personne ; il lui avait sauvé la vie à Pultava ; il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise ; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du roi Auguste, et de là à celui du roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'Anhalt, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant était alors ce même comte de Villelongue, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII : il fut pris avec

sa troupe, et ne fut ensuite que très mal récompensé de tant de services, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund, et près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender; il ne s'étonnait de rien : le jour il faisait faire des coupures et des retranchements derrière les murailles; la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi. Cependant Stralsund était battu en brèche; les bombes pleuvaient sur les maisons; la moitié de la ville était en cendres: les bourgeois, loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui ; ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi; la moitié du plancher tomba en pièces; le cabinet où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement, et, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire: « Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi « d'un air tranquille; pourquoi n'écrivez-vous pas? » Celui-ci ne put répondre que ces mots : « Eh! sire, la bombe! — Eh bien! re- « prit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous « dicte? Continuez. »

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède : c'était un Colbert, comte de Croissy, lieutenant général des armées de France, frère du marquis de Torcy, célèbre ministre d'État, et parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambassade auprès de Charles XII, c'était presque la même chose. Le roi entretenait Croissy des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon et les bombes tuaient du monde à côté et derrière eux, sans que le roi s'aperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siège pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Prusse; mais celui-ci demandait trop, et Charles XII ne voulait rien céder. Le comte de Croissy n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier: il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau; il avait, en partageant ses dangers et ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait ; il disait quelquefois au comte de Croissy:

Veni, maledicamus de rege : « Allons, disons un peu de mal de Charles XII. » C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13 décembre dans la ville; et enfin, ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois et en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers ; enfin le nombre prévalut; les assiégeants en demeurèrent les maîtres. Charles resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général : il s'arrêta le 19 jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes et par le canon ; le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même; la mer Baltique était couverte de vaisseaux moscovites et danois; on n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuse y déterminèrent Charles : il s'embarqua, la nuit du 20 décembre 1715, avec dix personnes seulement : il fallut casser la glace dont la mer était couverte dans le port; ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, et de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent et ne purent l'aborder. Il courut un danger encore plus grand en passant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la Barbette, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons ; ils tirèrent sur le roi : les matelots faisaient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles; un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers, le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisaient dans la mer Baltique. Dès le lendemain Stralsund se rendit: la garnison fut faite prisonnière de guerre, et Charles aborda à Isted en Scanie, et de là se rendit à Carlscroon dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant sur un vaisseau de cent vingt canons, pour aller donner des lois au nord.

III

Mort de Charles XII.

De retour dans ses États, il prit pour ministre un Allemand, le baron de Gœrtz, et projeta avec lui d'aller en Angleterre détrôner la maison de Hanovre au profit des Stuarts.

En attendant la réalisation de ce projet chimérique, il envahit la Norvège, qui appartenait alors au Danemark, et vint en décembre 1718 mettre le siège devant Fréderikshall. C'est là qu'il devait trouver la mort.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Danemark, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Frédérichshall, place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le siège au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc: mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes : sa constitution, éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme, nommée Johns Dotter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse, son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âme si hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre (1718), jour de saint André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée et, ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il fut très mécontent. M. Me-

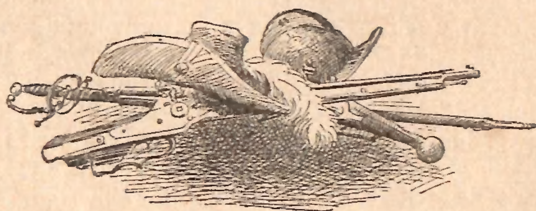
gret, ingénieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours: « Nous verrons, » dit le roi; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII: ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Megret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canons, pointée vis-à-vis l'angle où il était: il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouches; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé: à quelques pas derrière était le comte Schwerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui. Siquier et Megret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, Megret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose sinon: « Voilà la pièce finie, « allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Schwerin. Ils résolvent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris: Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état, on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant qui personne ne sortît du camp et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède ; son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort ; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États : il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.



Le Gérant : Henri Gautier.

Pour paraître Samedi prochain

L'Affaire de Sheï-Poo

Par DUBOC

LIEUTENANT DE VAISSEAU EN RETRAITE

Notre marine a dû, à diverses reprises, dans ce siècle, jouer un grand rôle : on n'a pas oublié tout ce qu'elle fit pendant la guerre franco-chinoise sous les ordres de l'amiral Courbet.

Parmi les exploits accomplis alors, l'un des plus étonnants est sans contredit celui du lieutenant de vaisseau Duboc, allant avec quelques matelots, dans la nuit du 15 février 1885, torpiller une frégate chinoise.

C'est le héros lui-même de cet acte aussi hardi que glorieux qui le raconte avec sa simplicité accoutumée. Mais l'émotion qui s'en dégage n'en est que plus poignante, et bien des yeux se mouilleront en lisant ces pages vécues, au souvenir des dangers courus par ces braves qui n'échappèrent à la mort que par miracle.

EN PRÉPARATION :

N° 63. — Emile Duboc, lieutenant de vaisseau en retraite. **L'Affaire de Sheï-Poo.**

N° 64. — Duclos. **La Guerre de Sept Ans.**

N° 65. — **Le Passage du Saint-Bernard.**

N° 66. — **Marengo.**

IMP NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

Paris. — Imp. Charaire et Cie, 102, faubourg Poissonnière.